N° 97 — 9me Année

Octobre 1938

LES FORCES SPIRITUELLES

POUR LA PROTECTION ET LA GUÉRISON

DIRECTEUR Henri DURVILLE



LA MORT



La pensée de la mort est l'une de celles sur quoi il nous est presque facile de juger nos semblables. Selon la manière dont ils accueillent ce fait, le seul qui soit réellement inévitable, nous pouvons nous faire un sentiment juste de leur âme et de son évolution.

Pour le matérialiste, la mort qui le sépare de tout ce qui lui a été cher est vraiment une terrible éventualité. Il est persuadé qu'il ne restera bientôt plus de lui que cette affreuse chose qui suit le cadavre et qui, selon la forte expression de Bossuet, «n'a plus de nom en aucune langue». Il se peut, quand ce matérialiste a quelque force d'âme ou une culture plus élevée, qu'il envisage l'inéluctable avec la sérénité du stoïcien, mais il outrepasse, alors, l'attitude normale et se crispe dans sa fermeté, comme s'il défiait le destin. Ni la peur, ni la bravade ne sont de mise cependant. Mais il faudrait, pour demeurer naturel devant cette image terrible, une acceptation des nécessités de la vie qui est, même à l'insu de celui qui la laisse paraître, un commencement de confiance en Dieu.

Pour celui qui a réfléchi sur ce problème, celui qui devrait nous tenir à cœur plus que tout autre, la mort doit être seulement un état de la vie, un passage comme un autre, un changement analogue à celui qui nous conduit de l'enfance à la jeunesse ou de la jeunesse à l'âge mûr. Ce n'est pas une raison parce que ce changement amène notre disparition matérielle et des modifications corporelles qui détruisent ce qui a été notre enveloppe pour que nous nous arrêtions à ce fait plus qu'il ne le mérite. Nous en avons pour exemple tous les fruits et toutes les graines qui, une fois la naturation passée, tombent en terre et se décomposent pour donner naissance à de nouvelles plantes, à de nouvelles floraisons, à des fruits multipliés.

La relation de ces deux faits est apparue si nette dans tous les pays, dans toutes les races que les religions sont à peu près unanimes à les rapprocher, soit du point de vue initiatique, soit du point de vue symbolique et religieux, et, cela, depuis la plus haute antiquité. L'Egypte nous montre, selon le rythme saisonnier, Osiris noir comme la terre hivernale, gardienne des forces et des germes, tantôt vert comme la terre du printemps, riche des énergies nouvelles, tantôt blanc et radieux comme le plein épanouissement de l'été, dans le linceul-maillot marqué de lignes ondées comme le plumage de l'épervier solaire. De la même manière et pour les mêmes motifs, Osiris était le dieu des morts et les faisait conduire par Anubis sur le chemin de la punition ou de la récompense qu'ils avaient méritée au cours de leur vie.

Dans la sainte Eleusis, le mystère du grain de blé représentait le mystère de la vie et de la mort, de même que le mythe évocateur de la jeune Perséphone entraînée dans l'Erèbe par le roi des Enfers, puis ramené au jour par l'amour de sa mère. Toutefois, la volonté des Dieux tenait compte de la nécessité des hommes. Ils ne pouvaient être abandonnés sans guide dans les passages redoutables de la vie et de la mort. La jeune et belle reine des palais souterrains devait être ce guide; n'ayant pas de progéniture dans le royau-

me aride de Pluton, elle devait se montrer maternelle aux humains en voie d'évolution. C'est pourquoi, bien qu'il lui fut interdit de rien manger chez son époux, si elle voulait reparaître définitivement à la lumière, elle avait mangé trois pépins de la grenade symbolique, du fruit gorgé de graines et de vie, afin que, sur les plans visible et invisible, les générations se continuent, apportant à toutes les âmes les moyens de se racheter.

Aucun peuple ne s'y est mépris. Tous ont vu un enseignement dans la constante alternative du jour et de la nuit, des changeantes saisons qui nous mènent continûment de la lumière à l'ombre et de l'ombre à la lumière.

Dans cette phase de l'année à quoi préside le Scorpion, nous pénétrons dans le domaine de la mort et des renaissances. Ce signe fut toujours celui dans lequel se produisent les fêtes funéraires, conjointement avec les semailles, car il faut que le grain périsse pour que les moissons futures naissent de son enfouissement. La voluptueuse Ionie a représenté le printemps sous les traits charmants d'Adonis. C'est sous le signe du Scorpion que le jeune dieu part pour la chasse, malgré les objurgations d'Aphrodite. Le sanglier le blesse au sexe, tarit à la fois le sang de ses veines et les sources de la vie. Le deuil s'abat sur la terre avec le dolent Hiver. C'est seulement quand refleurira le soleil pascal, avec l'éclatante joie des narcisses et des jacinthes, dans la beauté des anémones, que renaîtra le jeune amant, le printemps revenu au monde avec le visage de l'amour.

Parmi les traditions celtiques gardées en divers pays d'Europe, spécialement en Ecosse, quelques rites populaires nous montrent ce même sentiment à la même époque de l'année. Le 28 Octobre, il est d'usage de laisser éteindre le feu. Il faut également que toutes les quenouilles soient filées et que tout ce qui représente comme elles la continuité de la vie ait disparu de la maison. Celui ou celle qui contrevient à ce précepte risque les plus graves châtiments du sort. A une heure déterminée, on rallume le feu du clan et tous les feux particuliers doivent se ranimer par celui-là, car toute vie humaine est jointe à la vie du clan qui est l'extension de la famille. Une fois les feux ranimés, la vie reprend, les quenouilles se regarnissent, toutes les vies particulières peuvent recommencer leurs activités personnelles, puisque la vie collective a repris ses droits et ses devoirs.

Pour les chrétiens, c'est aussi sous le signe du Scorpion que se placent les deux fêtes pour les morts. Le 1er Novembre, la Toussaint évoque ceux qui sont arrivés au terme de leur entière évolution, même si leur nom n'est pas connu des hagiographes. Ceux-là n'ont plus besoin de notre souvenir; c'est à nous d'implorer leur aide pour qu'ils nous soutiennent dans la lutte, ne fût-ce que par leur exemple, quoiqu'ils puissent bien davantage, créant de la Terre au sommet de ce que nous pouvons atteindre, une chaîne ininterrompue que plusieurs voyants nous ont révélée, que ce soit dans les Livres saints ou dans le *Paradis* de Dante.

Le lendemain, le Jour des Morts est la commémoration de ceux qui sont encore sur la voie et qui font appel à notre pensée, à notre prière, à toutes les formes d'appui que nous pouvons leur apporter. Nous savons qu'un jour viendra où tous les êtres auront accompli leur périple, où il n'y aura plus « qu'un seul troupeau et un seul pasteur », mais nous en sommes encore loin. C'est pour arriver à ce jour que nous supportons les épreuves de la vie et de la mort non seulement sans murmure, avec un espoir plein d'amour en la justice, en la bonté qui nous imposent ces épreuves afin que nous gravissions utilement la pente ardue mais nécessaire qui conduit à la lumineuse libération.

C'est pour cela que les adeptes non plus que les esprits religieux ne peuvent considérer la mort comme la reine des épouvantements. Elle est une étape, unique ou multiple, sur la voie de l'entier dégagement de notre esprit encore prisonnier dans la matière. Toutes les initiations sont unanimes à cet égard.

La mort, pour tous ceux qui ont cherché et trouvé la vérité, est suivie d'un jugement que tous les peuples ont considéré sous l'aspect rigoureux d'une pesée. L'âme, pour être élue, ne doit pas peser plus lourd que la plume de vérité. Ses actes, ses paroles, ses désirs, ses intentions, l'ont appesantie ou allégée. Une fois la mort venue, cela ne peut plus être changé. « Les portes de l'abîme se sont refermées », comme dit Abraham au mauvais riche. L'expiation commence, elle doit se poursuivre jusqu'à son complet achèvement. Même ceux qui admettent la réincarnation — et la plupart des initiations sont unanimes sur ce point — admettent aussi que des châtiments fort sévères attendent le pécheur de l'autre côté de la tombe et qu'il se prépare par là à recommencer sur la terre ou dans quelque autre lieu une existence mieux faite pour le rapprocher du Divin. Quant à l'Initiation, qui est à la fois une instruction spirituelle et un entraînement

psychique, elle est faite pour abréger le chemin de la Lumière et conduire l'adepte jusqu'à la porte du radieux accomplissement. C'est une sorte de forcerie qui conduit l'être, par des moyens plus rapides, à son épanouissement.

Pour ceux qui en sont arrivés là, la joie parfaite est venue. Ils savent ce qu'ils ont cherché. Ils voient sans ombre ce qu'ils ont espéré. Ils se fondent consciemment dans un Absolu sans limites. C'est le retour à l'Adam primitif libéré de la chair, des erreurs et des servitudes de la chair, redevenu un verbe puissant, comme il était à l'état édénique, alors que la modulation de sa voix suffisait à manifester sa volonté, à modaliser les choses créées, à donner un nom, et, par conséquent une forme, aux êtres sortis de la main de Dieu.

Avant de trouver cette plénitude, avant de posséder entièrement la domination de tous les rythmes par l'éclosion intérieure de son rythme intérieur, redevenu ce qu'il était avant la faute originelle, l'homme, pur ou purifié, mais qui n'a pas encore atteint sa complète pureté initiatique, goûte des joies sur lesquelles les initiations et les religions sont également en plein accord. Toutes nous montrent les élus dans la paix et la joie, chantant perpétuellement un hymne de connaissance et de beauté, car tels sont les deux buts que nous devons atteindre : *savoir,* mais savoir dans un rythme parfait dont la plus parfaite beauté humaine ou naturelle n'est qu'un bien pâle reflet. Toutes les initiations, toutes les religions, nous les montrent chantant ou dansant des chœurs sur les prairies élyséennes; car le chant et la danse sont les images de ce rythme qui fut brisé par la première faute et que nous devons restituer avant de goûter la béatitude.

Un autre aspect commun à toutes les initiations, c'est le retour à la lumière. Les Japonais, les Celtes, les Perses émettent la même pensée: le corps des élus ne projettera point d'ombre; dans le moment où le salut de la terre sera enfin venu par la défaite définitive du mal, les corps purifiés ne projetteront plus d'ombre. Ce sera le règne de la lumière intégrale. Dans ce moment, la matière ne cessera pas d'exister, mais elle sera sublimée jusqu'à redevenir ce qu'elle était au début du monde: rythme et force, vibration subtile, ombre transparente de la lumière sans tache, ombre lumineuse, si ces deux mots se peuvent accorder. Ce n'est pas dire que nous devions détruire la matière en nous, ce qui est pratiquement impossible. Certaines sectes, poussant jusqu'à l'excès la logique de cette conception, ont préconisé le suicide et d'autres ont poussé l'ascétisme et la mortification jusqu'à l'émaciation complète du corps. Cette voie ne peut être faite que pour un très petit nombre, elle ne donne pas les réalisations, les pouvoirs mystiques et psychiques que leur imagination se croit en droit d'en espérer. Il est, d'ailleurs, beaucoup plus difficile de vivre purement dans le monde, d'user modérément et sagement de la vie telle qu'elle nous est offerte que de se retirer dans une solitude farouche qui a l'avantage de supprimer toutes les tentations.

Non. Si de telles idées devenaient celles de la foule, ce serait la fin de toute vie sociale, et nous ne devons pas le souhaiter, car ce serait priver la masse du secours des adeptes qui sont faits pour la conduire et pour l'éclairer. Mais l'adepte, en se dégageant de plus en plus de tout ce qui est bas et violent, en arrive à une sublimation qui le rend accueillant à la mort comme il le fut à la vie. Tel est l'idéal de la mort du Sage. Ce n'est pas une surprise épouvantée. C'est la venue d'une amie attendue qui apporte les clés de la libération. Ainsi l'ont vue ceux qui l'ont méritée.

> C'est un ange qui tient en ses doigts magnétiques
> Le sommeil et le don des rêves extatiques,

a dit Charles Baudelaire. « C'est la fin d'un beau jour » a dit un autre. L'adepte pense : c'est la porte de l'Aurore, le chemin de la Paix et de la Certitude. Il n'y a pas à la redouter.

Henri DURVILLE



LES RITES FUNÉRAIRES

De tout temps, les hommes ont su que la mort est un passage d'un état visible et sensible à un état qui nous échappe et, depuis toujours, ils ont cherché à rendre ce passage le moins ardu possible; ils ont fait effort pour que l'absent ne prenne pas contre nous les forces qui ont changé d'aspect, mais qui lui demeurent encore derrière le voile par lequel il nous est caché.

De tout temps, soit qu'ils aient reçu tout d'abord des enseignements directs de Forces spiri-

tuelles, soit que leur intuition ait été éveillée par des phénomènes sensibles, les hommes ont su que, si l'esprit des morts est en liberté dans des sphères inaccessibles, il n'en va pas de même pour cette force intermédiaire qui a été le réceptacle de leur sensibilité: le *Kâ,* le *Double,* ou de quelque nom qu'on le nomme. Ce double conservait des possibilités d'action, il demeurait sensible et c'est à lui, surtout, que l'on prenait garde, car, offensé, il pouvait devenir méchant, se tourner contre les vivants, les troubler de diverses manières. C'est pour assurer son bonheur et pour éviter qu'il devînt nuisible que les rites funéraires ont été créés pour la plupart.

Il semble que la première vérité connue sur ce point fut le fait que le mort désire ne pas demeurer en butte aux intempéries du temps non plus qu'aux outrages des rapaces. La tombe est aussi ancienne que l'habitation. Dans certaines religions même, comme chez les Etrusques, la tombe a commandé l'habitation ; le descendant véritable, l'aîné des fils devait résider auprès de la tombe afin de lui rendre les devoirs qui lui incombaient, moitié par tendre respect, moitié aussi par terreur des peines qui lui adviendraient s'il faillait à cette consigne.

La naissance d'un fils a toujours été considérée comme une joie, souvent comme un enrichissement de la famille; mais elle a été, aussi longtemps que les religions antiques ont duré, une nécessité absolue, car, seul, le fils avait qualité pour rendre à son père les honneurs qui étaient dûs à sa sépulture. Les hommages des étrangers avaient un bien moindre pouvoir.

L'essentiel de ces hommages était l'offrande de la nourriture. Les sociétés primitives ne considéraient pas le fait de se nourrir seulement comme une nécessité sociale et un plaisir sensuel; c'était pour elles surtout une transmission vitale, l'acquisition d'une force cosmique susceptible de compléter la leur, diminuée par la fatigue. Tout être était en possession d'un *manas;* le *manas* de l'animal mort — ou même de l'ennemi égorgé — avaient pour rôle de le rendre à son potentiel le plus haut. C'était un acte religieux et des divinités spécialement protectrices y présidaient. L'hôte à qui l'on faisait appel n'avait pas le droit de refuser la nourriture à celui qui l'en priait, et même cette communion de l'hôte et du malheureux créait un lien entre eux, une sorte d'adoption paternelle ou fraternelle qui, dans le feu même de la bataille, leur interdisait de s'entrefrapper. Il est donc naturel que, pour faire durer la force quasi matérielle que constitue le double, on ait pensé à lui donner de la nourriture.

Mais la qualité de cette nourriture n'était pas indifférente. Nous voyons dans les hypogées d'Egypte que le mort recevait les mêmes aliments que les vivants, c'est du moins ce que nous sommes portés à inférer des documents peints ou gravés sur les murs dudit hypogée. Cela n'est pourtant pas exact. Ce qui figure dans la décoration de la tombe, ce n'est pas le sacrifice au mort; c'est le rappel de ses joies du temps qu'il était vivant, afin que l'image de ce qui fut rapporte au mort le double même de ce qu'il aimait. Les aliments y sont figurés au même titre que les instruments de musique, les armes ou les belles esclaves. L'objet du sacrifice est assez différent. C'est, presque partout, le lait et, fréquemment, le miel qui constituent l'offrande au mort. Il y a, naturellement, un motif symbolique à ce traitement à peu près général.

Le lait est la première nourriture de l'être humain; sa mère le lui donne comme un aliment déjà passé par son corps, préparé d'avance; il forme le lien entre la vie obscure de la gestation où il se nourrissait de la substance maternelle et la vie quotidienne où il prendra des aliments choisis à sa guise, selon sa propre initiative. Il est donc tout naturel que cet aliment représente symboliquement le lien entre les générations. Toutes les anciennes sépultures nous montrent le cadavre dans l'attitude du fœtus au sein de la mère. La terre est, alors, sa couveuse, mais, pour qu'il aboutisse à une vie nouvelle, il est nécessaire qu'un aliment pur lui transmette cette vie comme, dans la vie de la terre, on la donne à un nouveau-né. Ne doit-il pas éclore à la vie éternelle? Le lait sera donc la matière de la libation funéraire.

Quant au miel, il est la fleur des fleurs, ravie aux corolles par les abeilles et, lui aussi, élaboré par une première digestion avant de nous être donné. L'abeille le garde pour les progénitures à venir, et c'est la quantité et la qualité de ce miel qui détermine le nombre et le sexe des abeilles appelées à naître. Or, dans tous les symbolismes, les abeilles sont les mêmes. Reprenez l'*Antre des Nymphes* où Porphyre a traduit ésotériquement ces quelques vers de l'Odyssée: « A la pointe du port, un olivier aux rameaux épais croît devant l'antre obscur, frais et sacré des Nymphes qu'on nomme Naïades. Dans cet antre, il y a des cratères et des amphores de pierre où les abeilles font leur miel, et de longs métiers à tisser où les Nymphes travaillent des toiles pourprées admi-

rables à voir. Et là sont aussi des sources inépuisables. Et il y a deux entrées, l'une pour les hommes vers le Nord, et l'autre vers le Sud pour les Dieux; et jamais les hommes n'entrent par celle-ci, mais seulement les Dieux. »

A qui connaît quelque peu le symbolisme, point n'est besoin de la vaste science de Porphyre pour reconnaître en cet antre la grotte initiatique, symbole de notre vie qui commence dans l'ombre du sein et finit dans la nuit du sépulcre. Les Nymphes y tissent la pourpre des corps; les abeilles nourrissent les âmes qu'elles représentent elles-mêmes de leur miel; mais les hommes et les dieux ne peuvent fréquenter les mêmes chemins; c'est seulement quand l'initiation en aura fait non des dieux, mais des êtres purs qu'ils pourront tenter le passage, de la même manière que l'initié d'Egypte parcourait le ciel d'or sur la barque de Râ.

Et ce qui nous confirme dans cette certitude, c'est que le miel fait partie de la nourriture des initiés. « Il mangera le lait, le miel » est-il dit non seulement des élus d'Israel dont le plus connu fut Jean-Baptiste mais qui suivait dans cette alimentation le souvenir de Samson, de Samuel et d'Elie, mais c'est aussi la nourriture des adeptes de l'Inde où ces deux substances sont également offertes au sacrifice du feu.

Le défunt, toutefois, ne se contente pas d'avoir à manger et à boire; il est des rites qui doivent être accomplis. Ces rites varient; il en est de cruels qui exigent le sacrifice sanglant, d'autres sont doux et poétiques, il veut des fleurs, de l'eau, de la musique. Il veut, surtout, un souvenir et des prières. Le sacrifice matériel n'est que l'image de notre affectueuse pensée. Celui qui fait appel à nous a été notre appui durant sa vie; comment pourrions-nous l'oublier? Et, si c'est un ancêtre ancien nous lui devons la vie des nôtres qui nous l'ont donné à leur tour. La famille humaine est conditionnée par la tombe, c'est pourquoi la tombe est sacrée, même pour nous qui ne craignons plus rien d'elle.

Ce qui peut nous sembler étrange, c'est que le défunt tienne à telle ou telle forme de prière, celle à laquelle il fut, d'enfance, accoutumé. Cela est cependant. Mille faits en témoignent. En voici un qui date de 1919. Pendant la guerre de Pologne, le gardien d'un cimetière de Varsovie fut, un soir, très désagréablement surpris de voir un soldat se promener dans le cimetière une fois les portes fermées. Il marchait tête basse, de l'air de chercher quelque chose, et ses pas allaient du cimetière catholique au cimetière israélite. Le gardien courut vers lui pour le prier de se retirer, mais, comme il allait le rejoindre, le militaire disparut. Le fait se renouvela chaque soir et le gardien commença d'avoir peur car il ne pouvait douter d'avoir affaire à un mort et, même pour un gardien de nécropole, c'est assez inquiétant. Il en prévint ses supérieurs qui guettèrent ce promeneur singulier. On le vit retourner à une tombe du cimetière catholique d'un air très chagrin, après avoir visité le cimetière des juifs. Ce ne fut pas sans peine qu'on repéra la tombe. C'était celle d'un soldat mort à l'hôpital des religieuses. On demanda donc à celles-ci si elles se souvenaient de ce défunt. Elles ne l'avaient pas oublié, mais quand elles l'avaient reçu, il n'était pas en état de leur donner aucun détail sur sa personne et, malgré leurs soins, il était mort dans la journée. On l'avait enterré. On ouvrit la tombe, le soldat était un israélite qui, sans doute, ne se plaisait point dans le cimetière chrétien. On l'enterra parmi ses correligionnaires avec les prières d'usage — et l'âme en peine ne revint plus.

Pouvons-nous éviter les affres de la mort, aussi bien avant qu'après ce passage inévitable. Très certainement. Toutes les religions ont eu des rites de passage pour ce moment plein d'angoisse et les catholiques possèdent l'Extrême-Onction qui donne la force et la paix pour l'effectuer sans encombre. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur ce rituel si beau. Qu'il nous suffise de rappeler que les onctions sacrées se font sur tous les plexus, détachent doucement les liens que la mort briserait brutalement. Une paix profonde naît de cette onction, surtout quand elle est reçue en toute connaissance de cause, et non furtivement comme on a pris l'habitude de le faire « pour ne pas inquiéter le malade ». Si le malade est incurable, on lui parlera bien de « mettre de l'ordre à ses affaires », c'est-à-dire de faire son testament, afin que ses héritiers puissent paisiblement entrer en possession de sa fortune. Pourquoi ne lui parlerait-on pas d'un « ordre » beaucoup plus grave où il est seul intéressé, mais intéressé pour longtemps. On dit avec justesse que le testament ne fait pas mourir, et c'est vrai. Mais on vu l'Extrême-Onction guérir le malade par l'apaisement qu'elle lui apporte — et cela plus souvent qu'on croit.

On pose beaucoup la question de l'incinération, s'appuyant sur l'exemple des Anciens et sur celui des Indes. On raconte que Madame Blavatsky, fort liée avec Mme Juliette Adam, lui avait promis de lui faire savoir ce qu'elle éprou-

verait à sa mort et dans les heures suivantes. Mme Juliette Adam était une expérimentatrice intrépide et, bravant son réel chagrin, elle fit appel à son amie pour en obtenir les confidences promises. La fondatrice de la Société théosophique tint sa promesse. Elle déclara qu'elle était libérée, mais que la crémation, telle qu'elle est pratiquée en Europe, est un supplice épouvantable; sans doute, parce qu'elle s'opère en vase clos et non en plein air, et, sans doute aussi, parce que nul appel n'est fait aux Puissances bienveillantes pour leur demander de prendre avec elles et de guider à son but l'âme détachée de son corps par ce procédé brutal.

Il est certain que les civilisations antiques accompagnaient la crémation de chants, de sacrifices, de jeux même ayant tous rapport avec le périple de l'âme. Les rites qui avaient accueilli l'enfant à la porte de la vie le suivaient jusqu'à la porte de la mort; les dieux l'entouraient et les traditions étaient respectées. Cela nous change grandement de ce qui se pratique ici.

D'autres rites permettaient et permettent encore de faire appel au défunt, comme nous le voyons aussi dans l'*Odyssée*. Il est certain que de telles cérémonies sont possibles, avec le résultat attendu. Il est certain également qu'il faut se garder de les faire. Déjà, le spiritisme a ses dangers auxquels on ne prend pas assez de garde; mais ces phénomènes se passent sans violence et sans effusion de sang. Mais l'évocation d'Ulysse devant la fosse ensanglantée, même si elle est suivie de la présence appelée, appelle aussi toutes les larves du bas astral et le mieux est de s'abstenir. Les morts ont besoin d'amour et de prière. Si nous ne les oublions pas, ils se souviendront et nous donneront spontanément les conseils qu'ils ne nous auraient pas refusés durant leur vie.

Anne OSMONT



LA MORT POUR L'ADEPTE

Dans cette période de l'année où tout nous parle de la mort, il nous est nécessaire de nous accoutumer aux pensées que ce fait, cependant naturel, ne manque jamais d'engendrer en nous. Beaucoup trop de personnes se laissent aller, dès qu'on en parle, à une nervosité singulière et que, après tout, rien ne justifie. Le fabuliste a dit :

La mort ne surprend point le sage.

Il a raison et c'est nous qui devrions ne pas admettre qu'un fait inévitable puisse être une surprise.

Dès que nous possédons quelque maîtrise de nous-mêmes, nous perdons cet absurde affolement, cette crainte dérisoire. Ce n'est pas que la mort ne soit un fait grave, redoutable même, mais c'est à nous de faire que nous n'en ayons rien à redouter. Que craindrions-nous? Une seule chose: cette pesée de l'âme qui décidera de son sort dès qu'elle sortira de ce monde. Or, il nous appartient, selon la vie que nous aurons menée, de faire que cette pesée nous soit favorable et qu'elle ne doive nous inspirer aucune crainte. Nous connaissons nos devoirs. Ils n'ont rien d'irréalisable. Nous devons nous dégager lentement des emprises du corps, et ce dégagement est justement la mise en pratique des vertus qui nous apporteront le calme et la confiance. Plus nous nous rendrons maîtres de nos désirs, de nos sensations, de nos impulsivités, plus nous réaliserons l'idéal auquel nous devons atteindre, plus nous nous rapprocherons de ce que nous devons être pour que la mort ne nous surprenne pas, pour qu'elle soit seulement une porte à franchir, la dernière peut-être vers l'aboutissement de notre évolution vers la pleine Lumière.

Cette possession de nous-mêmes doit nous garder, sinon impassibles ce qui est assez difficile, d'autant que la doctrine stoïcienne n'est pas la nôtre et que nous admettons le sentiment à côté de la volonté, du moins confiants, rassurés. Il ne s'agit pas de se priver de sensibilité. mais seulement de tenir cette sensibilité en bride, de telle sorte qu'elle nous soit une aide et non pas un empêchement. De la sorte, nous ne nous priverons d'aucune satisfaction du cœur et de l'esprit, mais seulement de ces affolements qui nous laissent sans force en présence de nos épreuves.

Aucun spiritualiste ne devrait se sentir abandonné en présence d'aucune épreuve, et nous, Eudiastes, moins encore que tous les autres s'il est possible, car notre entraînement comporte cette indispensable maîtrise de soi, et les certitudes spirituelles qu'il nous apporte devraient nous garder de toute pensée décourageante. Dans tou-

tes les circonstances de la vie, la chaîne de pensées et d'appels spirituels que nous formons fait de tout l'*Ordre eudiaque* un seul corps et un seul cœur, et il est souvent arrivé, même en des cas désespérés, que cet appel, dont notre médaille est comme un accumulateur, a rendu la vie et la santé à ceux qui pensaient n'avoir plus rien à attendre de cette vie.

C'est encore un point sur lequel on ne saurait trop insister, car il est hors de doute. Cependant, on vit comme s'il n'existait pas. Il est peu de choses que l'on ne puisse obtenir des Forces spirituelles, si on leur demande avec foi et insistance, et plus encore quand on les implore pour autrui que pour soi-même. C'est la connaissance où nous sommes de cette vérité qui nous fait insister avec tant de force sur la nécessité de s'unir pour les Invocations, de dire les mêmes paroles, à la même heure, chaque jour, d'un même cœur et d'une même voix. Telle est la condition nécessaire pour la formation d'une âme-groupe, et cette formation est une nécessité vitale pour tout groupement qui veut être d'une utilité sérieuse, pour ses membres d'abord, puis pour la collectivité à laquelle il appartient. Dans cette vue, nous donnons à nos adeptes, dès le moment de leur adhésion, l'Invocation de l'année, dont les termes ont été inspirés en grande partie et puis revus et corrigés de manière à ne rien ôter de ce qui nous a été dicté dans la méditation, mais à le rendre plus clair, afin que tous ceux qui sont appelés à réciter cette prière en pénètrent, en comprennent tous les mots et toutes les phrases, que rien ne les arrête dans l'élan de leur confiance. Il ne faut imposer à l'esprit aucune contrainte inutile, si l'on veut qu'il accomplisse en toute efficacité les œuvres qu'il appuie sur l'élan de l'amour et de la foi.

Il serait puéril de croire que l'on puisse vivre éternellement si l'on répète, même avec une foi entière et un amour parfait, les prières recommandées, mais on peut reculer cette traversée pénible, d'une part, en suivant les règles de la vie sage telle qu'elle est enseignée à nos adeptes, d'autre part, en obtenant, en demandant aux Forces spirituelles une prolongation de notre vie dévouée aux œuvres qui sont les leurs.

Enfin, quand l'inévitable doit se produire, nous avons accoutumé notre âme et notre personnalité subconsciente à s'extérioriser de notre corps et elles nous quittent alors avec moins de peine, d'autant plus que nous savons jusqu'à l'évidence que ce qui mérite de vivre, ce qui est réellement nous-mêmes ne mourra point, mais suivra son évolution selon que nous la lui aurons préparée. Et cette pensée consolante nous soutient dans notre passage et fait du jour des morts le jour des vrais vivants.

H. D.



NOTRE COURRIER

Nous parlions tout à l'heure de la possibilité de reculer un instant fatal; voici une lettre qui semble attester cette possibilité.

« Cher Monsieur Durville,

« Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, que je ne vous ai même pas écrit et peut-être cependant je n'ai jamais autant pensé à vous. Vous savez combien ma mère m'est chère; j'ai été à un doigt de la perdre et je puis vous assurer que, sans vous, sans l'appui de l'*Ordre eudiaque,* je n'aurais pas évité cette immense douleur.

« Elle souffrait de troubles cardiaques et je la soignais avec toute la tendresse et l'assiduité possible quand, j'en ignore la cause, son état s'est aggravé au point que nous pouvions tout craindre. Le médecin ne nous dissimulait pas son inquiétude et ma mère le sentait bien. Elle envisageait la mort avec un sang-froid qui m'épouvantait, car il me semblait qu'elle ne ferait rien pour se rattacher à la vie et je me sentais déjà orpheline. Nous évitions d'en parler pour ne pas nous faire de la peine l'une à l'autre. L'initiative est venue d'elle et j'en ai profité pour lui parler de l'*Ordre eudiaque,* lui demander de porter votre médaille, de se joindre à l'Invocation. Elle a accepté de le faire, disant qu'elle ne souhaitait point me quitter, mais qu'elle ne s'affolait pas ayant confiance en Dieu car il n'arrive que ce qui doit arriver. Elle a donc reçu la médaille et nous avons fait l'Invocation ensemble. Le même jour, l'enflure des membres a diminué. Lentement, elle a pu faire des progrès sensibles, et j'en pouvais suivre l'évolution d'autant plus sûrement qu'elle ne prenait plus de remèdes depuis que le médecin avait cessé de nous visiter — ce qui, de vous à moi, était une maladresse, car une autre malade se serait frappée en voyant cet abandon.

« Les jambes, qui étaient devenues informes, ont repris leur aspect à peu près normal, puis elle a pu sortir de son lit. A ce moment, elle a eu des transpirations abondantes qui, je crois, lui ont été également fort utiles. Enfin, les battements de son cœur ont repris une régularité parfaite. C'est alors que j'ai appelé le médecin. J'ai rarement vu un homme aussi étonné. Maman était levée et tricotait près de la fenêtre. Elle quitta sa chaise pour lui faire accueil. Je le priai de l'ausculter car je ne voulais tout de même ne pas me fier à des apparences qui auraient pu me décevoir. Il me dit que tout allait bien et s'informa du traitement que ma mère avait suivi

et de qui l'avait ordonné. Je ne savais trop que lui dire, mais Maman lui conta toute la vérité et j'ai bien vu qu'il nous prend pour deux folles, sans, toutefois, nier que la guérison soit complète. Son opinion sur mon entendement me laisse très calme; c'est l'auscultation que je voulais, et elle est telle que je pouvais la désirer. C'est à vous que je le dois, et aux Forces spirituelles et je vous en remercie. Maman ne veut plus quitter ma médaille. Je vous demande donc de m'en envoyer une autre et d'inscrire Maman comme adhérente de l'*Ordre*. Ci-joint, avec mes remerciements.... — Mlle B. »

Nous pourrions citer beaucoup de tels exemples d'actions heureuses dûes à l'intervention des Forces spirituelles invoquées par l'*Ordre eudiaque*, soit que ces Forces soient appelées directement sur celui qui les sollicite, pris en particulier, soit qu'elles soient représentées par notre médaille protectrice qui, en toute circonstance: maladie, difficulté, chagrin ne peut être que d'une aide très efficace.



LES LIVRES :

La Cité céleste ou le Royaume du Ciel

par le Docteur FUGAIRON

Rarement, la pensée de la mort a été envisagée avec plus de calme et de réaliste douceur que dans cette œuvre d'un médecin qui a voulu appliquer des méthodes scientifiques dans l'étude de la personnalité spirituelle de l'homme. Nous ne partageons pas toutes les idées du Docteur Fugairon, partisan convaincu de l'Eglise gnostique, mais, en ce qui concerne la mort, il en suit l'évolution avec la précision du médecin et la paisible ardeur du croyant.

La *Cité céleste* mérite d'être étudiée à ce double point de vue. Ce qui importe à nos yeux, c'est une étude excellente de cette phase de notre vie où l'esprit et l'âme se dégagent du corps devenu caduc par l'âge ou par la maladie, et son évolution vers son éternel Devenir. Et c'est là le point essentiel. Il nous montre, d'après des études personnelles telles que, seul, un médecin peut les pratiquer près de ses malades parvenus à la fin de leur vie, que cette vie matérielle est peu de chose et que nous ne la quittons que pour pénétrer dans une vie plus parfaite, libéré du corps et des servitudes qu'il impose. C'est seulement notre affection égoïste qui nous fait lamenter sur cette disparition de la personne physique chez ceux que nous avons aimés. Si nous savons voir et comprendre, ils ne sont pas absents, mais peut-être plus proches qu'ils ne furent jamais; nous pouvons les aimer et les aider comme nous l'avons fait durant leur vie.

La *Cité céleste* est un livre de noble spiritualité où se trouvent confirmés, en ce qui touche la mort, nos légitimes espoirs.

(Prix: 26 fr.; port, France: 1 fr. 75, étranger: 3 fr. 90; recommandation en sus, France: 0 fr. 80, étranger: 2 fr.; en vente à nos bureaux).

HENRI DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.